

STEFAN SPJUT

La Chasseuse de trolls

roman traduit du suédois
par Jean-Baptiste Coursaud

ACTES SUD

Le ver de terre collé au bitume est aussi long qu'un serpent. Non, plus long. Il continue dans l'herbe, au bord de la nationale. Suivant du regard le rouleau luisant de bave, le garçon se rend compte qu'il passe par-dessus le fossé et va s'entortiller dans le ventre d'un animal gris. Un blaireau. La bête a beau être morte, elle regarde toujours. Ses yeux sont des billes de verre noir, une patte s'est figée en un geste qui ressemble à un bonjour.

Une portière s'ouvre, sa maman l'appelle.

Il n'arrive pas à se détacher de l'animal.

Elle sort de la voiture et vient se planter à côté de lui. Quand elle fronce le nez, ses lunettes remontent.

— Il a été écrasé, dit-elle.

— Mais pourquoi il a cet air-là ?

— Ce que tu vois, c'est son intestin. Un oiseau l'aura sûrement tiré hors du ventre. Ou un autre animal.

Il veut savoir quel genre d'oiseau. Quel genre d'animal.

— Allez, viens maintenant, dit-elle.

— Mais j'ai pas encore fait pipi.

— Ben fais pipi, alors.

Il appuie sa joue contre la vitre, mais les sapins sont si hauts qu'il voit à peine jusqu'où ils montent. De temps en temps, il porte à sa bouche la bouteille de Fanta coincée entre ses genoux pour souffler dans le goulot. Le verre est chaud, les dernières gorgées l'étaient aussi. Ils roulent depuis presque trois heures, jamais il n'est resté aussi longtemps dans une voiture.

Quand ils s'arrêtent, il ne comprend pas immédiatement qu'ils sont arrivés.

Car ils se retrouvent en pleine forêt, sans cabane ni chalet à l'horizon.

Il n'y a que des arbres.

— On est arrivés ? demande-t-il.

Sa mère reste un moment au volant, impassible, plongée dans ses pensées, avant de retirer la clé du contact et de sortir. Elle lui ouvre la portière.

Il a l'impression que les moustiques l'ont attendu. Ils surgissent de toutes parts, en quantité tellement impressionnante que ses cuisses en sont tachetées. Il n'essaie pas de les chasser mais se fige et, ainsi immobile, son sac à dos en bandoulière, il pousse un cri strident.

Sa mère pose sa sacoche sur le capot de la voiture, en sort une serviette de bain qu'elle enroule autour de lui comme une cape. Une fois qu'elle l'a nouée autour du cou elle s'élance, la sacoche dans une main et le sac en plastique rempli de commissions dans l'autre. Elle laisse sur son passage comme un sillon dans l'herbe haute. Elle porte un gilet à manches courtes en tissu éponge couleur menthe, où une tache de transpiration rectangulaire descend entre les épaules vers le jean à pattes d'éléphant dont les bas s'agitent entre ses mollets.

Il lui emboîte le pas. À chaque mouvement, les figurines cognent contre les parois de la boîte en plastique rangée dans son sac à dos. Sa course est incommodée par ses petits doigts agrippés à la sangle et par l'autre main, serrée autour du nœud de la serviette pour qu'elle ne s'envole pas. Et la difficulté s'accroît lorsqu'il voit le dos de sa mère être englouti dans la végétation devant lui. Il l'appelle, lui demande de l'attendre. Or elle ne l'attend pas. Elle se contente de crier par-dessus son épaule qu'il doit se dépêcher.

Les fougères forment une barrière compacte, continue, derrière lesquelles se dressent les sapins. À leur pied, l'obscurité est opaque. L'herbe jaillit partout en touffes hérissées où bourdonnent et zonzonnent des nuées d'insectes. Sa cape vole au vent quand il court.

La forêt se reflète dans les vitres. Le toit en tôle ondulée est jonché de pommes de pin, de branchages, d'aiguilles et de cônes. La cime des sapins flotte tout en hauteur, dans le ciel entre-temps devenu blanc.

Sa mère est arrivée devant la porte. Penchée, la figure déformée par une grimace, elle essaie de glisser une main sous un appui de fenêtre.

— Oh non, s'il vous plaît !

Elle soulève à grand-peine la plaque métallique, y introduit le bout des doigts tout en soufflant de chaque côté pour éloigner les moustiques.

Le garçon, qui a ôté le nœud autour de son cou et porte la serviette sur sa tête comme un fichu, s'amuse à faire des pirouettes. Ses tennis claquent contre la terrasse. Ici et là, des brins d'herbe poussent entre les planches, ses semelles les écrasent tour à tour. Sur le rebord de la balustrade ouvragée, il avise un cendrier plein d'eau où flotte une mouche, à moins que ce soit un coléoptère : on ne voit que les pattes crochues pointer à la surface. Quand il regarde de plus près, il s'aperçoit qu'il y a d'autres insectes, et qu'il y en a des tonnes. Ça forme une espèce de soupe dégouttante, comme les potions que préparent les sorcières.

Agenouillée, sa mère sonde du regard l'espace entre la plaque et l'appui de la fenêtre.

— C'est pas possible ! peste-t-elle.

Elle se met à fouiller dans l'herbe au pied de la fenêtre.

Le garçon l'observe un petit moment.

Puis il pose sa main sur la poignée de la porte.

— Maman... C'est ouvert.

Elle le pousse devant elle, lâche les bagages à l'intérieur et referme la porte avec fracas. Il se retrouve nez à nez face à une broderie avec des spirales foncées et des yeux qui le fixent d'un air sévère. Il se demande ce que le motif est censé représenter. Un hibou ? Il en est là de ses interrogations quand il se récolte une nouvelle petite bourrade de la main qui tient le sac à commissions, au plastique froid à cause des packs de lait dans le fond.

— Entre, bon sang !

Les mots qui lui sont lancés semblent se coincer quelque part, dans quelque chose, un laciis, un tissu confectionné par le silence à force d'avoir régné trop longtemps dans le chalet. Quand il s'en rend compte, le garçon devient perplexe. Il préférerait rester à la même place un petit moment encore.

— Mais entre, à la fin !

Les yeux aux aguets, il fait quelques pas en inspectant les lieux du regard.

De petits tableaux et des cruches en cuivre ornent ici et là les murs revêtus de toile de jute jusqu'à la moitié puis, vers le sol, de lambris de bois brut. Il voit, à travers une porte, des lits superposés. Il va y jeter un œil. La chambre est petite. Au pied de la couchette du bas recouverte d'une descente de lit aux longues franges, un tabouret avec un livre posé dessus. Un arbre pousse derrière la fenêtre, les feuilles pointues caressent la vitre.

Il pose son sac à dos sur la table et ouvre la fermeture éclair. Il en sort la boîte en plastique, en fait un ancien bac à crème glacée avec un autocollant racorni sur le couvercle où est écrit BIG PACK. Il défait l'élastique avec des doigts prudents, sachant qu'il peut craquer. Les figurines dégringolent sur la table. Celles qui étaient offertes en cadeau dans les sachets de gâteaux Donald Duck sont imbriquées les unes dans les autres, comme pour montrer qu'elles vont ensemble. Il y a aussi quelques Schtroumpfs. Un hippopotame, la gueule grande ouverte. Un gorille qui se cogne le torse. Un cheval lancé au galop qui ne tient plus sur ses pattes. Un homme assis, autrefois sur un tracteur, mais celui-ci a entre-temps disparu. Le bonhomme est bleu. Entièrement. Même la tête.

Un canapé est installé juste à côté du poêle. Il va s'y asseoir, un Schtroumpf dans chaque main. Une lampe à l'abat-jour plissé se penche sur lui. Il n'y a pas d'ampoule dans la douille, juste un trou. Le garçon se demande pourquoi le collègue de sa maman, à qui ils ont loué le chalet, n'a pas mis d'ampoule. Peut-être pour la même raison qu'il n'y a pas la télé.

Il frotte ses paumes sur le revêtement couleur moutarde du canapé, qui a une texture râpeuse, granuleuse. Il sait qu'on a vite fait de se brûler la peau si on s'agite trop sur ce genre de tissu.

Avisant le petit coin cuisine, il décide d'y aller. Le frigo est tellement bas qu'on est obligé de se pencher pour l'ouvrir. Il est vide, il n'y a même pas de lumière, on ne dirait pas qu'il fabrique du froid. En plus, il faut pousser la porte à fond pour qu'elle reste fermée. Le mur au-dessus du plan de travail est garni du même lino que par terre, rouge brique, avec des motifs de carreaux hexagonaux.

Une tresse d'ail en plastique pend à un clou. Il demande à sa mère s'il peut la décrocher et, comme elle n'y voit pas d'inconvénient, il grimpe sur le plan de travail, un pied posé sur un tabouret, pour l'attraper. Non qu'on puisse en faire grand-chose, mais on peut l'utiliser un peu, pour s'amuser. Il appuie sur les gousses en plastique, les examine pour vérifier si elles sont bien retenues les unes aux autres, pendant que sa mère ouvre les tiroirs et les placards. Elle jette à son tour un œil dans le frigo et le referme illico.

Il dit qu'il y a du sol sur le mur.

— Oui, soupire-t-elle. Et du mur sur le sol.

Il y a l'électricité, mais pas l'eau courante ni les WC. Et donc la première chose qu'ils font, après s'être tartiné les joues de produit anti-moustiques (il y en a un de dessiné sur le tube, avec de longues pattes), c'est d'aller aux cabinets extérieurs. Comme ça, le garçon saura où il doit se rendre s'il a envie de faire caca : pipi, il peut le faire n'importe où.

La capuche de son sweat rouge sur la tête, il suit sa mère qui agite les mains pour chasser les moustiques en les injuriant.

On s'y habitue, promet-elle.

— Ils sont encore plus méchants avec les gens qui ne sont pas du coin.

Il ne répond pas, se contente d'agiter les mains lui aussi. Ils marchent à la queue leu leu.

Les cabinets sont en fait un petit cabanon construit si près d'un sapin que la mère est obligée d'écartier avec les épaules les branches piquantes pour atteindre la porte. Il se prépare mentalement à l'odeur sans doute infecte et veille à ne pas respirer par le nez. Il ouvre de grands yeux en regardant sous

le bras de sa maman. Les cloisons sont recouvertes de contre-plaqué où l'humidité a dessiné des taches foncées. Une pile de journaux se trouve à côté du siège, une vraie lunette de toilette, en plastique. Des insectes gisent sur le rebord de la fenêtre, réduits à l'état de carapaces éparpillées çà et là, sous un grillage gris fixé grâce à des punaises.

L'eau, il faut aller la puiser à une pompe. On la prendrait presque pour une plante noueuse à la voir sortir, peinte en vert, de l'herbe légère et brillante de soleil. Sauf qu'il n'en sort rien : sa mère a beau appuyer sur le manche, on entend juste un claquement métallique au fond de la pompe. Et ça l'énerve, il s'en rend bien compte. Il suffit de la regarder enfouir ses doigts sous le bord du fichu rouge noué sur ses cheveux et se gratter le front déjà parsemé de piqûres de moustique.

— Il nous reste du soda ?

Il secoue la tête en guise de réponse. Il est bien placé pour savoir que non, lui qui a goulûment vidé la bouteille jusqu'à la dernière goutte. Sur ce, elle file au chalet et en ressort avec une casserole.

— Viens, dit-elle, enjambant le treillage en piquets.

Grisâtres et toutes desséchées, les branches du sapin qu'elle repousse semblent prêtes à craquer, ce qu'elles ne font pourtant pas. Au moment où il pose le pied sur une branche enfouie dans la mousse, l'autre extrémité se soulève légèrement. C'est surprenant : on croirait qu'elle redresse la tête pour le regarder, voir qui vient la déranger.

Une eau sombre miroite et scintille sous les piquets en bois rugueux. Tout autour, des touffes d'herbe aux feuilles allongées. Il y a aussi un reflet dans le puits. Comme si le ciel y flottait, blanc entre les pointes des branches des conifères aux allures de harpons. La casserole fait des bulles lorsque la mère l'enfonce dans l'eau. Le garçon la regarde faire en se battant contre les moustiques. Ils ne vont tout de même pas boire ça ?

— Deux secondes, et tu vas voir, dit-elle simplement.

Elle porte la casserole d'une main, sans faire attention si bien que l'eau déborde. Tant mieux, pense-t-il, car il n'avait

franchement pas l'intention d'ingurgiter cette flotte. Or elle vide le récipient dans une fente située sur la tête de la pompe.

— Il faut humidifier le clapet.

Elle soulève et appuie sur le manche à plusieurs reprises, lentement, avec un air concentré qui le fascine tellement qu'il préfère attendre pour poser des questions. Impatient de voir ce que ça va donner, il l'observe sans cesser de chasser les moustiques d'un revers de main.

On entend d'abord le même claquement métallique que tout à l'heure, mais suivi l'instant d'après d'un soupir et d'une espèce de râle. C'est bon ou mauvais signe ? Il l'ignore. Il se contente de regarder sa mère qui continue de pomper. À chaque mouvement, elle fait une petite grimace sans qu'on puisse savoir à quoi elle pense.

Ce qui finit par sortir ressemble à du renvoi qui a la couleur de la rouille. Mais plus le manche travaille, plus l'eau s'éclaircit et jaillit dans l'herbe. Le jet est épais, jaunâtre, glacial et a un goût de moisi. Le garçon dit à sa mère que c'est parce qu'elle a versé dans la fente de l'eau sale provenant de la forêt.

— Tu sais ce qu'il a fait un jour, ton papy ?

Elle suspend un seau en plastique au robinet quand elle pose sa question et lui sourit avec une mine cachottière. Il fait signe que non.

— Eh bien il a fait *pipi* dans une canette de bière qu'il a vidée ensuite dans une pompe comme celle-ci.

Elle n'est pas sérieuse, là ?

Elle sourit.

— C'est dégueulasse, non ?

Le garçon est troublé, il garde les yeux fixés sur le seau. Au fur et à mesure que l'eau monte à l'intérieur, le plastique se fonce complètement.

Sa mère cueille des fleurs qu'elle arrache en gardant de longues tiges avant de les mettre dans un vase. Elles dégagent une odeur forte, relevée. On les appelle *camomilles*. Le garçon remarque la présence de petits insectes sur les pétales blancs, mais sa maman lui dit que ce n'est pas grave. Certains

tombent même sur la table, et il est obligé de pencher la tête pour ne pas les confondre avec les lignes du bois. Les bestioles ont l'air pressées, elles se sauvent dare-dare. En plus, elles savent exactement où elles doivent aller. Il essaie de les en empêcher ou de les obliger à prendre une autre direction, mais ça ne fonctionne pas comme il le voudrait.

— Tu sais quelle taille elles ont, ces petites bestioles ? demande-t-il.

— Elles sont sûrement minuscules.

— Elles sont si minuscules que quand on les touche, elles meurent.

Plus tard le même soir, ils sont allongés sur la couchette du bas des lits superposés, dans un duvet aux motifs de grandes fleurs imaginaires, dont les tiges s'enroulent. Ils ont fixé à la fenêtre un filet anti-moustiques et accroché une serviette de bain. L'écho des sauterelles résonne dans tout le chalet.

— Tu entends ? demande-t-elle, les lèvres tout contre ses boucles de cheveux. On dirait qu'elles sont à l'intérieur. Comme si elles étaient ici et qu'elles donnaient un concert rien que pour nous. Peut-être qu'elles sont sous le lit...

Il acquiesce. Il l'interroge au sujet des cabanes de berger, pour la transhumance des animaux, dont elle lui a parlé dans la voiture. Elles sont où ?

— Dans la forêt.

— On pourra y aller ?

— Peut-être.

— Mais on pourra ?

— On verra.

Au petit matin s'abat une averse qui ne semble pas décidée à s'arrêter. Ils sont réveillés dans une lumière atone par le bruit de la pluie qui tambourine sur le toit en tôle. Il tombe des cordes. Et ce ne sont plus les sauterelles qui se trouvent dans le chalet mais la pluie. Elle dégouline et se déverse par seaux entiers, les gouttières débordent et se vident dans l'herbe, au

coin de la maison, comme des cascades. C'est presque bizarre de se dire qu'on n'est pas mouillé.

— Maman... Il pleut.

— Tu vois mes lunettes quelque part ?

Oui, elles sont posées sur un tas de bandes dessinées, au pied du lit. Il les attrape et les lui donne. La monture est en plastique transparent et les verres sont aussi grands que des soucoupes. Au moment de les mettre, elle le bouscule par mégarde et manque de le faire tomber du lit. Une bataille commence. Elle crie parce qu'il la pince sous la chemise de nuit encore chaude, elle dit qu'il a des mains en forme de pinces de crabe.

— Mais des pinces de glace !

Les gouttes s'abattent dans le cendrier posé sur la balustrade avec une telle force que l'eau a l'air de bouillir. Ça y est, pense le garçon, la sorcière est en train de préparer sa potion. Le siège en bois de la chaise étant glacé, il a ramené ses jambes contre lui et les a passées sous son pull. Il attend le petit-déjeuner. Il repose la question au sujet des cabanes de berger : elles sont loin ?

— On ira un autre jour, répond sa mère.

Comme il proteste à haute voix, elle lui dit qu'ils n'ont pas emporté leurs vêtements de pluie. Il est déçu. Il se plaint, rétorque qu'il a ses bottes en caoutchouc, bougonne jusqu'à ce qu'elle lui caresse les cheveux.

Elle le regarde. Sa frange châtain et brillante tombe sur ses grosses lunettes. Le front est complètement caché.

Ils mangent de la soupe froide de cynorrhodons avec des tartines beurrées, mais à la margarine seulement.

— On crie un peu famine, rien qu'avec de la margarine, dit-elle.

— Oui, mais elle donne bonne mine, la margarine, dit-il.

Après ils jouent aux cartes. À la bataille. Ou au goupil, comme ils le surnomment. Et lui, il est le roi du goupil. Pour

gagner, il faut bouger au minimum et être aux aguets, lever la main sans que l'autre s'en rende compte. Voilà pourquoi ça s'appelle *goupil*, parce qu'il s'agit d'être rusé et mystérieux comme un renard. C'est ce que sa maman n'a pas compris : elle, elle est assise mollement sur sa chaise, le menton posé sur sa main, et regarde avec indifférence les cartes qui sont retournées. Forcément, elle a zéro chance. Et forcément aussi, il gagne chaque partie. Là, il fait claquer sa paume sur la table en signe de victoire et ricane un peu en voyant qu'il a remporté quasi toutes les cartes.

Elle capitule, quitte la table et va s'installer dans le canapé avec un livre. Elle en a une pleine pile dans son sac. Elle pose ses pieds contre l'accoudoir et plie les orteils. Il lui reste des taches de vernis rouge sur les ongles. Quand elle lit, elle fait rouler le bijou en pendentif de son collier, il émet alors un petit cliquetis. Dans ces moments-là, ça ne sert à rien d'essayer de lui adresser la parole, il ne le sait que trop bien.

Le poêle contient une grotte où il enfourne ses figurines. Accroupi, il crie avec une petite voix stridente tout en actionnant le couvercle qui, de son côté, grince. Car le poêle est une prison, et les figurines n'aiment pas y être enfermées, c'est épouvantable à l'intérieur : non seulement il fait noir, mais il n'y a que de la cendre à manger. Tant pis pour elles, elles n'ont à s'en prendre qu'à elles-mêmes ! Grandes Jambes essaie de s'enfuir mais il est rattrapé dans le panier à bois, et il a beau protester à pleine gorge, il est renvoyé dans sa cellule pleine de suie.

Sa mère lui sourit.

Ça ne plaît pas au garçon, il préfère se taire.

La pluie cesse dans le courant de la matinée, ce qui rend le garçon tout feu tout flamme. Ils pourraient y aller maintenant, voir les cabanes de berger ? Mais sa mère secoue la tête : il pleut toujours dans la forêt, dit-elle, les arbres dégoulinent et le sol est trempé partout.

— On sera douchés en un rien de temps.

Elle tourne une page de son livre avant d'ajouter :

— Tu n'as qu'à aller jouer dehors tout seul.

Et comment !

Il se tartine le front, les joues, les mains et les doigts de crème anti-moustiques. Il s'en passe même sur les bras et un peu sur le jean. On n'est jamais trop prudent. Sur ce, il enfle ses bottes, rabaisse sur sa tête la capuche de son sweat et ouvre la porte qu'il referme avec le même empressement.

La propriété n'est pas bien grande, elle se compose d'une petite clairière en pleine forêt dont il a vite fait le tour. La porte de la remise à bois est ouverte, il y repère une boule grisâtre. Un nid de guêpes. Il n'a pas l'air habité, mais le garçon ne s'aventure pas à regarder de plus près.

Il découvre un jeu de croquet dans un autre cabanon. La couleur des boules est délavée. Un maillet à la main, il rejoint la terrasse au pas de course et frappe au carreau pour montrer ce qu'il a trouvé. Mais sa mère ne veut pas jouer, elle fait résolument signe que non et, quand il ouvre la porte, elle lui lance :

— Pas maintenant.

L'entendant insister, elle réplique :

— Ferme la porte !

Le garçon cogne dans les boules de croquet qui vont aussitôt rouler dans différents fourrés au-delà du treillage en piquets. Quand il plante son maillet dans un buisson, il en ressort une qu'il est persuadé de ne pas avoir frappée. Elle n'a presque plus de couleur mais a dû être verte un jour. Il se dit que cet endroit est certainement leur cachette, aux boules de croquet.

Mais le cabanon contient autre chose : dans un panier en osier tout démantibulé il trouve un frisbee et, en dessous, se cache un ballon de plage ratatiné. Il entreprend de le regonfler, n'y arrive pas, court chercher de l'aide auprès de sa mère. Il patiente pendant qu'elle souffle dedans à s'en époumoner.

— Ça me donne le tournis à force ! dit-elle.

Dès qu'il ressort, il donne un coup de pied dans le ballon bleu et blanc qui rebondit mollement en émettant un plof assourdi. Et c'est à peu près toute l'utilisation qu'il peut en tirer. Il essaie le frisbee, mais lui non plus n'est pas très efficace : il ne vole pas loin, se contente de tomber dans l'herbe

et de rouler, même si le garçon s'acharne à le lancer de toutes ses forces.

Le silence apporté par la pluie repose toujours sur la forêt.

En haut des sapins qui se dressent comme des parois à pic, des sifflements isolés retentissent de-ci de-là, un peu hésitants. Le garçon marche lentement sur le sentier, la tête levée vers les cimes pour tenter d'entrevoir les oiseaux. Mais les arbres ne dévoilent pas ce qui s'agite en eux. Ils ont leurs petits secrets.

Ça goutte de partout. Ça goutte, ça coule et dégouline, ça fait des plic et des ploc. La végétation alourdie et luisante d'eau brille, il a même l'impression qu'elle avance vers lui. Elle ressemble aux grosses brosses douces contre les vitres de la voiture quand ils la font nettoyer à la station-service. Il voit de part et d'autre des pousses roses. Ces plantes s'appellent des queues-de-renard, il le sait. Le nom est facile à retenir.

Il se dit qu'il va bientôt arriver à la voiture, que la laque couleur chocolat de la carrosserie va scintiller entre les arbres. Il ne sait pas ce qu'il fera une fois là-bas. Peut-être simplement regarder à travers les vitres puis revenir sur ses pas.

Tiens, un fossé... Il part du sentier et s'enfonce dans les arbres. On ne distingue pas le fond car il est rempli d'une eau toute verte, mais ça n'a pas l'air très profond. Se demandant où il peut bien conduire, le garçon décide de le suivre.

Il doit se frayer un chemin sur un sol rendu inégal par les touffes d'herbe et les bosses. Et il évite du mieux qu'il peut de poser le pied dans les fondrières ou les trous qui lui paraissent suspects. Il progresse en faisant de petits détours ou en sautant par-dessus les souches et les pierres. Comme ses oreilles sont enveloppées sous la capuche de son sweat, il n'entend pas grand-chose. Mais les bruits qu'il perçoit sont surtout ceux des pommes de pin et des petites branches qui s'écrasent sous ses bottes, du vent qui souffle doucement dans les arbres détremés.

Une cabane de berger est en fait une construction en bois brut, sans peinture. C'est une espèce de maison, mais sans personne qui habite dedans alors qu'autrefois, il y a très très

longtemps, elle servait de refuge pour les animaux. Ils y vivaient *tout seuls*.

Une maison pour les animaux. À quoi elle peut bien ressembler ? Est-ce qu'elle a des fenêtres ? Est-ce que dans ce cas les bêtes regardent à travers quand elles s'ennuient ? C'est bizarre de se l'imaginer. Pourtant, il est persuadé que les animaux s'ennuient souvent eux aussi. Même qu'ils sont tellement habitués à s'ennuyer qu'ils n'y pensent même plus, à leur vie ennuyeuse.

Le fossé disparaît à certains endroits derrière des fourrés impénétrables et des touffes de roseaux aux longues feuilles, avec au bout des espèces de plumeaux hirsutes. Les herbes hautes frottent contre ses bottes, son pantalon est déjà tellement mouillé qu'il a changé de couleur et, en plus, il est tout froid au niveau des cuisses. Sa maman avait raison... Il se demande s'il ne ferait pas mieux de rebrousser chemin.

La présence d'une passerelle, juste devant, lui donne une autre idée.

Des planches ont été clouées à la perpendiculaire sur des pieux plantés dans l'eau, à moitié pourris.

Est-ce un pont qui mène aux cabanes de berger ? Est-ce que les animaux passent dessus ?

Les jambes froides, il hésite un instant.

En bas, l'eau a une teinte vert clair, comme la couleur des petits pois. Ça a l'air poison. Une pomme de pin surnage dans le milieu. Voilà ce qui risque de lui arriver s'il ne fait pas attention. Il le sait. Il sera un corps qui flotte sans bouger, la tête dans l'eau. Un noyé.

La main sur la rambarde, il franchit la passerelle. Dans sa poitrine, il sent sa maman bouger ses lèvres. Mais elle n'a pas besoin de se donner cette peine car il est déjà arrivé de l'autre côté où l'attend une mer d'herbes. Elles sont si hautes qu'il disparaît dedans. Une rafale agite les feuilles qui ondulent aussitôt. Quand elles se frôlent, on a l'impression d'entendre des vagues chuchoter.

Il pourrait être un animal dans la végétation. Un mulot, se dit-il. À part ces tiges vertes qui n'arrêtent pas de se tamponner les unes dans les autres, il ne voit absolument rien. Les

mains brandies devant, il écarte cet enchevêtrement chuintant ballotté par le vent. Parce que c'est pile comme ça qu'ils vivent, les mulots. Oui, pareil.

Sortant une oreille de sa capuche, il entend un grand souffle balayer les herbes. Il comprend alors que la pluie s'est remise à tomber, même si ça ne se ressent pas encore dans l'air. Il cligne des yeux plusieurs fois de suite vers l'endroit où le soleil s'est caché, on croirait que la lumière a déposé une enveloppe derrière les cimes totalement effacées des pins. Les moustiques n'ont pas l'air de voler par ici. Ils trouvent à coup sûr que c'est stupide de venir traîner dans le coin.

Il poursuit sa progression dans le marais.

Dès qu'il aperçoit de l'eau devant ses pieds, il fait un pas sur le côté. Il n'aime pas quand c'est trop marécageux. De temps en temps ses bottes restent coincées dans la vase, comme si le sol les aspirait. Aussi, lorsqu'à un moment il manque d'en perdre une, il finit par en avoir assez et décide de revenir sur ses pas. Mais au lieu de retourner à la passerelle, il coupe en travers et rejoint des bouleaux qu'il vient de remarquer. La forêt ne tarde pas à s'épaissir autour de lui.

Il marche à présent sur un tapis de mousse imbibée d'humidité. C'est tout doux, comme sur une moquette. La mousse pousse partout, veut être partout. Elle a même grimpé sur les troncs et jusque sur les pierres qu'elle rend toutes rondes en les tapissant de cette manière. Il trouve ce paysage magnifique.

Les branches se déploient au-dessus de lui comme un toit, ce qui lui permet de ne pas sentir la pluie. Quant au vent qui soufflait tout à l'heure à travers les herbes gigantesques dans le marais, il ne trouve pas son chemin jusqu'ici.

Le garçon sonde la forêt du regard.

Le silence est total. Il est tellement profond que c'en est étrange, en fait.

Rien ne bouge. Même pas les petites feuilles des buissons, ni le bout des brins d'herbe.

Les arbres sont presque à touche-touche. On dirait qu'il n'y a entre eux que des rais de lumière.

Il continue son avancée au creux de la forêt. Il choisit son chemin selon qu'elle s'ouvre ou se referme.

À l'extrémité d'un sapin, les cônes sont accrochés en grappes, d'une couleur dorée. Il n'en a encore jamais vu dans un arbre, juste par terre. Vus d'en bas ils ressemblent à des oiseaux, il trouve. Il en ramasse un, le lance en hauteur, mais le cône n'atteint pas le sommet du sapin, c'est impossible.

Lui vient soudain l'envie de lancer d'autres trucs, n'importe quoi, pourvu qu'il lance. Il ramasse, en plus des cônes, des bâtons et des brindilles ainsi que des débris d'écorce. Mais ce jeu finit lui aussi par le lasser. Il se gratte la joue et sent du même coup qu'il a faim. Ça fait un petit moment qu'il est parti.

Des billes bleu foncé brillent dans les fougères. Ni une ni deux, il s'accroupit pour ramasser les myrtilles tout en essayant d'écraser les moustiques de l'autre main rentrée dans sa manche, si bien que seuls les bouts des doigts dépassent. Il ne grappille pas autant de baies qu'il le voudrait à cause de ces fichues bestioles qui l'enquiquinent : elles ont trouvé comment s'introduire dans son sweat. Et elles s'acharnent sur lui, se cognent contre sa figure, lui effleurent les cils et les lèvres, bourdonnent dans ses oreilles. Le pire c'est d'ailleurs leur bruit, aussi tranchant pour les tympanes que la pointe de leur trompe. Heureusement, elles s'envolent dès qu'elles sentent l'odeur de la crème anti-moustiques qu'il s'est passée sur le visage. Bien fait pour vous ! pense-t-il.

Il y a tout un tas de choses à découvrir par terre. Des choses mortes que personne n'a encore dénichées. L'intérieur d'un arbre fendu a un bois aussi rose que de la chair. À quelques pas d'ici, un gros morceau d'un tronc de bouleau est en état de décomposition avancée. Les écailles d'écorce dispersées tout autour feraient presque penser à des coquilles. Il pose le bout de sa botte sur la bûche et appuie doucement. Elle est toute molle.

Un autre tronc est envahi par des champignons jaunâtres, circulaires, qui ont l'apparence d'oreilles. Il y en a tellement qu'il entreprend de les compter, pour savoir combien d'oreilles il est possible d'avoir. Mais il perd le fil à cause des moustiques revenus à l'attaque autour de sa figure.

Une souche toute creuse a l'air d'une cruche que quelqu'un aurait posée dans les arbustes de myrtilles. Une couronne de

mousse entoure le trou. Il regarde à l'intérieur mais n'y voit rien de spécial sinon de l'humidité et des aiguilles de pin agglutinées les unes aux autres. Il aimerait bien plonger sa main dans le fond, peut-être qu'une souris ou même une famille entière de souris est en train de dormir. Mais il n'ose pas vraiment.

Plus loin, un oiseau glisse sans bruit d'arbre en arbre, comme s'il dessinait un trait entre les troncs. Le voyant du coin de l'œil, le garçon se relève et reprend sa marche. Il se met à chantonner, à parler tout seul, d'une petite voix rigolote. Il n'a pas particulièrement peur puisqu'il n'y a aucune raison d'avoir peur dans la forêt, sa maman le lui a promis. Pas de loups, pas d'ours, pas de bêtes qui voudront le manger. À part les moustiques.

Mais, au moment où les racines d'un arbre renversé se dressent devant lui, son estomac se noue malgré tout car il croit presque discerner quelqu'un. Un homme. Un homme des bois sans visage. Ce genre de bonhomme qui semble l'attendre de pied ferme, qui refuse de partir.

L'arbre mort ne ressemble à rien de ce qu'il a vu jusqu'à présent dans la forêt. Le tronc sur le sol se termine par un pied large et difforme, inébranlable et ténébreux. Après avoir patienté un instant, le garçon se hasarde à approcher. Vu de derrière, le pied arraché est parsemé de racines enchevêtrées, comme un système de conduits. Une fosse s'ouvre dans le sol, parsemée de feuilles de bruyère. C'est tellement noir entre les tiges. Inquiétant, et surtout très profond. Il y a du monde là-dedans, il en est persuadé. Peut-être qu'un blaireau a aménagé son terrier. Car les blaireaux vivent sous la terre. Bougons, avec des petits yeux. Ils ne sortent que la nuit, pour faire leur toilette et creuser dans la terre.

Alors qu'il regarde au fond du trou, un craquement résonne.

Un pas, qui se faufile, en silence, à la dérobée, tout près.

D'un geste rapide, il rajuste sa capuche pour mieux voir.

Son regard fouille entre les conifères aux troncs raboteux, écailleux, qui s'élèvent comme des colonnes.

Il y avait quelque chose, il en est certain.

Il s'écarte légèrement en tendant le cou pour essayer de voir qui se trouve de l'autre côté des racines arrachées. Peut-être

que le blaireau est sorti de son terrier, qu'il est en colère à cause du garçon, parce qu'il louche dans sa maison ? Il ose à peine regarder ce qu'il en est vraiment.

Un mouvement. Une fourrure grisâtre.

Voilà ce qu'il voit.

Aussitôt il s'élançe.

Il court vers la lumière, là où la forêt s'éclaircit.

La bruyère et les brindilles fouettent ses bottes en plastique.

Il suit la lisière du bois. Titube, trébuche.

Lorsque enfin il chancelle sur le sentier, là seulement il ose s'arrêter pour se retourner. Il chasse les moustiques qui s'amassent autour de son visage. On dirait que le voir épouventé leur a redonné vie.

Pelotonnée dans le canapé avec sa lecture, sa mère le regarde, une petite ride sévère entre les deux yeux dès qu'il franchit la porte. Elle a cassé la tranche du livre pour pouvoir le tenir d'une main et, entre les doigts de l'autre, elle a enroulé son collier qui s'enfonçe dans la peau de son cou.

Elle lui demande où il est allé et, le découvrant ruisselant d'eau, repose le bouquin pour l'aider à retirer son blouson. Ses cheveux ressortent dressés en mèches humides, un peu comme une couronne, et son pull forme des plis sur le milieu du ventre, mais il le rabaisse aussitôt pendant qu'il raconte ce qu'il a vu.

Car il a vu *une bête*.

— Une bête ? Mais quel genre de bête ?

— Une bête !

Elle lui ôte les bottes d'un geste vigoureux, retrouve au fond les socquettes tire-bouchonnées et détrempées, il a même les pieds rougis par l'humidité. Elle dit en soupirant :

— Magnus...

Il est obligé de s'allonger pour qu'elle lui retire le pantalon, mais le tissu mouillé lui colle aux cuisses. Le garçon cogne sa tête contre le plancher, ça les fait rire.

— Lâche ! dit-elle.

— J'peux pas ! répond-il en ricanant.

Il finit par se relever et, là seulement, parvient à s'en débarrasser. Elle le lui prend, lui demande s'il est allé se baigner. Il ne s'est pas risqué dans l'étang, au moins ?

Du sac ouvert par terre, elle sort un caleçon long avec des dessins de motos et de voitures customisées dont les pots d'échappement crachent des flammes. Une fois habillé, il grimpe sur le canapé et se cache sous le duvet. La fermeture éclair lui fait l'effet d'un ruban de dents glacées en acier, il se décale légèrement pour ne pas la sentir contre sa peau. Le revêtement du canapé est rêche, mais chaud là où sa maman était assise avant son arrivée.

Il la voit froisser du papier journal derrière le panier à bois puis enfourner les boules ainsi formées au fond de ses bottes. Elle étend les vêtements mouillés sur les chaises disposées autour de la table.

Il veut lui reparler de la bête qu'il a vue dans la forêt. Elle était grise.

— Mais quel genre d'animal c'était ?

Il réfléchit un instant, bouche ouverte.

— Je crois que c'était un lynx.

— Non, impossible.

— Un loup, alors ?

— Moi je crois plutôt que c'était un oiseau. C'est souvent le cas.

— Non, ce n'était pas un oiseau, insiste-t-il. Les oiseaux n'ont pas de fourrure.

Elle s'assied à côté de lui. Elle relève de l'index une lourde mèche de cheveux qui lui tombe sur le front puis ôte une aiguille de pin. Il regarde fixement par la fenêtre, il est toujours dans la forêt.

— Je t'assure, maman. C'était une bête.

Elle hoche la tête.

La pluie se remet à tomber, les gouttes ne tardent pas à tambouriner contre le toit.

L'averse a couché les queues-de-renard au bord du sentier. Tout est aplati, transformé, et luit d'un éclat exubérant. Il

pleut toujours un peu, le vent souffle légèrement. On le voit à l'oscillation des conifères, au scintillement dans les feuillus. Une rafale surgit parfois, qui projette les gouttes d'eau contre la vitre, vers son visage. Le ballon de plage bleu et blanc roule sur le sol, il est constamment là où on ne l'attend pas.

Des insectes gisent à touche-touche sur l'appui de la fenêtre. Ils se sont lovés les uns contre les autres pour mourir. Des mouches surtout, mais aussi des guêpes devenues folles. Ainsi qu'un papillon aux ailes fermées. Il les a repliées comme un livre. Sans quoi on ne verrait pas qu'il est mort, d'autant qu'il a gardé ses couleurs naturelles. Le garçon en a demandé le nom exact à sa maman, sans toutefois obtenir de réponse assurée :

— Un paon-de-jour. À moins que ce soit une petite tortue, je ne sais pas...

Il se penche pour s'emparer d'une petite boîte en écorce de bouleau posée sur la table. Bien qu'il la sache vide, il regarde quand même dedans. Il faudrait y mettre quelque chose, mais quoi ? Il l'ignore.

Une idée lui vient alors : il prend le papillon aux ailes repliées et l'y range, avec la plus grande délicatesse. Le couvercle refermé, il agite la boîte et entend l'insecte bouger à l'intérieur. C'est tout.

L'obscurité s'est épaissie dans la forêt, les papillons de nuit volent en tous sens autour de la lampe extérieure ronde. Ils percutent le globe éclairé, ensorcelés par sa lumière, comme s'ils voulaient pénétrer en lui. La brosse à dents à la main, le garçon essaie de les compter mais c'est impossible. Un seul ne bouge pas, plaqué contre le mur tel un petit triangle marron. Ses ailes ont l'air velues. Il se demande pourquoi il est si calme quand les autres sont aussi agités. Peut-être qu'il dort. Même si la nuit est tombée. Celui-là, il n'est pas comme les autres, pense-t-il. Mais tout le monde n'est pas comme les autres.

Sa mère, une main penchée sur la rambarde de la véranda, le regarde par-dessus son épaule.